



Temporairement contemporain 2020

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

#3



Photo © Eric Didym

« En vingt-cinq ans de Mousson d'été, je suppose que les archives du festival ont rassemblé des dizaines de portraits d'écrivains prenant cette pose pleine de retenue qui leur est propre, des portraits soigneusement exécutés »

Yannis Mavritsàkis

JISCA ET PAULINE, LÉA ET KOFFI, CLÉMENCE ET CATHERINE

LE PROJET DU THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG (TNS), CE QUI (NOUS) ARRIVE, ASSOCIE UN AUTEUR, UNE AUTRICE À UN ACTEUR OU UNE ACTRICE SORTANT DE L'ÉCOLE. DOUZE COUPLES ET AUTANT DE PROPOSITIONS. SIX SONT PRÉSENTÉES À LA MOUSSON. DEUX AUTRICES ET UN AUTEUR NOUS PARLENT DE CETTE EXPÉRIENCE SANS PRÉCÉDENT.



PAULINE PEYRADE

« On n'avait pas la possibilité de se voir, alors on s'est appelé deux ou trois fois de manière un peu intimidante. Je ne connaissais pas Jisca Kalvanda, je ne l'avais jamais vue jouer sur un plateau. Je lui ai raconté sur

quoi je travaillais en ce moment, les questions qui m'habitaient. Je lui ai demandé quels étaient les textes, les artistes qui étaient importants pour elle afin d'essayer de mieux la cerner en tant qu'artiste. Elle m'a parlé de Retour au désert de Koltès, de personnages de femmes qui avaient des défis à relever. On a discuté du rapport à la violence, de là où elle se sentait attendue en tant que comédienne. Je lui ai envoyé des textes publiés et des textes en cours d'écriture pour qu'elle voie où j'en étais. Elle m'a envoyé des choses aussi. En fait on s'est beaucoup parlé de nous et je l'ai beaucoup écoutée. Je suis partie avec toutes ces choses en tête et j'ai commencé à écrire avec cette idée de strangulation. Le texte Cheveux d'été s'est déployé à partir de là. J'étais très inquiète de la façon dont elle allait le recevoir car cela parlait de choses assez intimes et violentes. Je me disais, c'est un texte qu'une comédienne peut choisir de défendre, mais je la connaissais finalement assez peu, j'avais peur que certains moments ne lui parlent pas du tout. Et en fait le texte lui a plus parlé que ce que je croyais. On s'est lues l'une l'autre entre les lignes. Et le texte a abordé des choses de sa vie privée dont j'ignorais tout. Quand elle a lu le texte elle était en larmes ».



KOFFI KWHLÉ

« Je n'ai jamais vu Léa Sery mais nous avons eu des échanges par mail. J'ai découvert qu'en dehors du fait de devenir comédienne, elle chantait. Elle m'a envoyé des chansons qu'elle a enregistrées avec

des musiciens. C'est le genre de choses qui ouvrent d'autres chambres pour l'écriture. Ce texte, Redemption blues, d'une manière ou d'une autre je l'aurais écrit car je travaillais sur une

série de monologues lorsque j'ai reçu la commande du TNS. Mais je ne l'aurais pas écrit de la même façon. Les chansons qui traversent le texte et qu'il faut chanter c'est par rapport à Léa, sans elle je n'aurais pas fait cela. J'avais en tête le monologue d'un boxeur et de sa défaite, et c'est devenu une boxeuse. Une façon de pousser la comédienne dans une zone où elle ne serait peut-être pas allée. D'autant qu'il y a dans le texte deux personnages la mère, la boxeuse, plus âgée que Léa, et sa fille. Dans ce que j'écris d'habitude il y a peu de noms. Ici la fille s'appelle Mélidéscha et c'est un nom que j'ai déjà utilisé dans un autre texte, Blue-S-cat [Édition théâtrales]. Le nom passe d'une pièce à l'autre. Léa m'a écrit qu'elle était émue par ce texte non pas écrit pour elle mais par rapport à elle. Mais en dehors de ses chansons, je ne connais toujours pas le son de sa voix ».



CATHERINE BENHAMOU

« Frédéric Vossier m'a envoyé une photo de l'actrice, Clémence Boissé, et ses coordonnées. On s'est parlé plusieurs fois. Je ne me suis pas du tout inspiré de son histoire

car je ne la connais pas, mais j'ai essayé de me mettre dans sa situation, d'imaginer comment une jeune femme vivait le confinement et comment je ressentais les choses. Je n'ai pas spécialement écrit Mortel pour elle. Après avoir écrit une première version, à la fin du confinement on s'est rencontrées sur un banc. Elle a lu le texte, elle était très émue car cela renvoyait à sa propre histoire dont je ne savais absolument rien. Je parle d'une jeune femme qui serait confinée avec son père, avec cette impression que les jeunes se sont sacrifiés pendant cette période alors qu'eux-mêmes n'étaient pas spécialement en danger. J'ai un fils qui a à peu près l'âge de Clémence et qui parlait sur Skype avec sa copine confinée avec ses parents et lui avec les siens. Une situation que Clémence n'a pas vécue car elle était confinée avec des amis. Sur le banc, je lui ai demandé de lire le texte à voix haute, c'était difficile car elle était très émue. En l'écoutant, il y avait comme une évidence ».

Propos recueillis par Jean-Pierre Thibaudat.

LA VIOLENCE PAR LES PLANTES

DANS NEVER VERA BLUE, LUE PAR ISABELLE CARRÉ, L'AUTEURE ANGLAISE ALEXANDRA WOOD ABORDE LA VIOLENCE DOMESTIQUE D'UNE MANIÈRE SINGULIÈRE. À TRAVERS LE MONOLOGUE TRÈS PEUPLÉ D'UNE FEMME À LA MAIN VERTE.

Le fait que Jean-Pierre Ryngaert, directeur pédagogique de La Mousson d'été, soit tombé sous le charme *Never Vera Blue* dit beaucoup de la nature de cette pièce qui traite des violences domestiques envers les femmes. Au sein du comité de lecture du festival dont il fait partie, le professeur émérite en Études théâtrales à la Sorbonne Nouvelle – Paris 3 est en effet connu pour son peu de goût pour les monologues et pour les écritures qui explorent des sujets dans l'ère du temps. À plus forte raison s'ils portent un message transparent. Or la pièce d'Alexandra Wood présente ces deux caractéristiques. Écrite, dit l'auteure à son lecteur et éventuel metteur en scène en guise d'introduction, « pour être jouée par une femme d'au moins trente ans, peu importe son origine, sa taille ou son physique », elle met en scène une femme qui, depuis le lieu où l'a enfermée son mari, tente de reconstituer sa mémoire et sa personnalité en lambeaux. Cela à travers une « belle dramaturgie du détour », dit Jean-Pierre Ryngaert.

LE TOTALITARISME AU QUOTIDIEN

Never Vera Blue attise les passions. La traductrice Sarah Vermande a elle aussi eu un coup de foudre pour ce texte, comme elle en a eu une dizaine d'années plus tôt pour *La Onzième Capitale*. La première pièce de l'auteure anglaise, composée de six scènes glaçantes qui sont autant de variations sur les jeux de pouvoir dans un régime totalitaire. Celui de la Birmanie, à laquelle le titre fait référence : « en 2005, la junte militaire décide de déplacer la capitale de Rangoun [10^{ème} capitale historique] à Pynmana, petite ville isolée du centre du pays, forçant des centaines de fonctionnaires de ministères clefs à plier bagages en un week end », explique la traductrice sur le site internet de la Maison Antoine Vitez. Après plusieurs pièces trop frontalement politiques à son goût, elle retrouve dans *Never Vera Blue* tout ce qui l'a séduite dans la première pièce : « une réflexion subtile sur le pouvoir et la violence, qui n'est pas toujours située où on le pense ».

En plaçant sa nouvelle pièce dans un environnement très quotidien, intime, Alexandra Wood poursuit une recherche menée

dans plusieurs autres pièces où le danger, l'inconnu surgit dans un cadre familial. Dans *The Human Ear* (2015) par exemple, un homme s'immisce dans la vie d'une prénommée Lucie dont il prétend être le frère. Et dans *The Initiate* (2014), un couple anglais se fait enlever par des pirates somaliens, avant d'être sauvé par un chauffeur de taxi londonien. À travers le flux de conscience de son personnage qui ne sera jamais nommé, elle explore selon Sarah Vermande dans *Never Vera Blue* « les effets du "gaslighting" – technique de manipulation qui consiste à faire douter la victime de sa propre santé mentale – sur une subjectivité ».

Elle invente aussi des voies d'émancipation.

UNE TRÈS VERTE SOLITUDE

Pour dire la douleur et l'enfermement de sa protagoniste, Alexandra Wood opte pour des chemins de traverses. C'est par des voies entremêlées, issues de strates temporelles diverses et aux registres variés, que l'on comprend peu à peu ce qui a mené le personnage au fond du trou d'où elle nous parle. Dans la plus développée de ces voies, il est question de trois plantes : Never, Vera et Blue, dont la protagoniste parle

« Les plantes vibrent. Quand une onde sonore les frappe, elle ne ricoche pas tout de suite.

Le son est atténué, fractionné.

Ce n'est pas pour ça que j'aime mes plantes, mais, quand même, je pense aux voisins. On rentre à la maison, je toque à la porte. Ma propre porte.

Une voisine passe et me voit en train de toquer. Je dis, trop fort : j'ai oublié mes clefs, et je ris, trop fort. Pourquoi est-ce que je fais tout trop fort ?

J'essaie de toquer doucement.

Pas de réponse. Il y a de la lumière, je sais qu'il est là ».

comme d'êtres doués de raison et de sensibilité. Ce détour, pour reprendre le terme de Jean-Pierre Ryngaert, offre des échappées bienvenues hors du réalisme de mise pour décrire l'humiliation, le rejet dont est victime la protagoniste de la part de son conjoint. Dans la bouche de sa femme à la main verte, Alexandra Wood met aussi une version largement revisitée du *Petit chaperon rouge*, l'histoire d'un soldat enfermé dans une grotte et des scènes de disputes conjugales passées. Dans cette parole en constante transformation, on devine la possibilité d'une libération.

Anaïs Heluin



DÉDICACE

Isabelle Carré dédicacera son dernier ouvrage *Du côté des Indiens* (Éd. Grasset) à partir de 19h à la Librairie du Bar des écritures



LA COMÉDIE DE L'EHPAD

Après une entreprise de pompes funèbres et en attendant de se pencher sur le « Club Dorothée » de sa préadolescence, pour sa seconde pièce Sylvia Bruyant nous entraîne dans un EHPAD plein de vies.

La compagnie Cavalcade, créée il y a vingt ans, d'abord installée en région parisienne et depuis 2014 à Chartres, a toujours défendu les écritures contemporaines. Bernard-Marie Koltès, Marguerite Duras et Michel Azama par deux fois, mais aussi Enzo Cormann, Israël Horowitz ou Carole Fréchette. « *Un théâtre qui ne juge pas et qui donne la parole aux démunis, à la solitude, à la peur, aux non-dits, à nos folies à nos étranges contradictions et à tout ce qui nous fait si grands et si pauvres à la fois* », souligne Sylvia Bruyant qui signe les mises en scène. L'envie est venue à cette dernière d'écrire à son tour. La passion de l'écriture est chose contagieuse.

Votre nouvelle pièce *Bienvenue au Bel Automne*, présentée à la Mousson d'été, semble être née de votre première pièce *Pompes funèbres BEMOT : une belle mort vaut mieux qu'une mauvaise vie*.

Sylvia Bruyant. Exactement. Cette première pièce, pour le coup, était une vraie comédie de boulevard, dans les règles du genre, sur les coulisses du funéraire. Tout se passe dans une boutique avec les portes qui claquent. On est vraiment « Au théâtre ce soir » : l'amant au lieu d'être planqué dans un placard l'est dans un cercueil, tous les codes sont là. En organisant les obsèques de mon grand-père, j'ai été fascinée par le conseiller funéraire à qui j'ai eu affaire. Je me suis demandé : qui sont ces gens ?

De là à en faire une comédie de boulevard...

S.B. Notre compagnie Cavalcade n'avait jusqu'à présent jamais joué de comédie et j'avais envie de cela. Je me suis dit que l'univers des pompes funèbres était un bon sujet. Je me suis documentée pendant de longs mois, j'ai discuté avec beaucoup de professionnels. Le spectacle a été créé en 2017, nous l'avons joué plus de deux cents fois et il tourne toujours. Suite aux rencontres que j'ai pu faire pendant la tournée de ce spectacle, j'ai voulu me plonger dans l'univers des EHPAD et de la grande vieillesse. Et cette fois, d'écrire une pièce beaucoup moins boulevardesque et dans une tout autre écriture. Mais le travail préparatoire a été de même nature : un important travail de documentation et de rencontres. Ma grand-mère est dans un EHPAD qui est un mouroir, il faut bien le dire. Via Facebook, j'ai distribué un questionnaire destiné au personnel des EHPAD, j'ai reçu une trentaine de réponses et la direction d'un EHPAD près de Nantes qui avait vu *Pompes funèbres BEMOT* m'a proposé d'y séjourner le temps d'un stage. Je suis restée trois jours en immersion où j'ai pu faire des nuits avec des aide-soignantes, parler longuement avec les résidents. Après quoi je suis partie en résidence d'écriture et j'ai écrit *Bienvenue au Bel Automne*. J'ai besoin de cela, de ces rencontres, de cette immersion, pour inventer des personnages de fiction.

Vous écrivez à partir de ces expériences, mais au moment d'écrire le faites-vous également en pensant à ceux qui joueront, les acteurs de votre compagnie ?

S.B. Oui, mais cela varie, il n'y a pas de recette établie. J'écris actuellement une nouvelle pièce sur le « Club Dorothée » et c'est tout autre chose. Avant d'écrire *Pompes funèbres BEMOT*, j'avais déjà la distribution en tête. Pour *Bienvenue au Bel Automne*, c'est différent : la pièce comporte vingt personnages et sur le plateau il n'y a que quatre comédiens, deux hommes, deux femmes. Je voulais une pièce chorale et je voulais aussi que quatre acteurs puissent assurer tous les rôles. La pièce a été écrite ainsi, pour qu'elle puisse être jouée par quatre comédiens. J'avais trois acteurs en tête et Stephanie Labbé nous a rejoints ensuite. Je voulais aussi des comédiens qui soient en milieu de vie, qu'on ait tous entre quarante et cinquante ans de façon à pouvoir jouer tous les âges. J'avais en tête mes personnages inspirés souvent des personnes que j'ai pu rencontrer en EHPAD. Je voulais parler

de la grande vieillesse, de la parentalité. Et j'ai écrit avec ce point de départ : que quatre acteurs puissent jouer tous les rôles. On a pu expérimenter cela lors d'une lecture à la SACD et cela a bien fonctionné, et c'est comme cela que l'on va monter la pièce.

Pièce que vous mettez en scène ?

S.B. Je suis une actrice qui écrit et je ne peux pas m'empêcher d'avoir mon regard de metteuse en scène sur l'écriture. Je ne peux pas écrire sans mettre en bouche, sans dire ce que j'écris. Cela fait vingt ans que je monte des spectacles, je connais bien la problématique du plateau. Et pour lire beaucoup d'auteurs contemporains, je bute souvent sur certains auteurs que j'aime beaucoup mais que je trouve parfois bavards ou très compliqués. Des textes magnifiques sur le papier mais difficiles à mettre au plateau. Un de mes auteurs préférés, Bernard-Marie Koltès, est tellement fort et puissant à la lecture que la mise en scène ne peut que trahir ou réduire.

Votre écriture assurément appelle le plateau et on sent chez vous une jubilation à mettre en scène autant de personnages et à imaginer des situations qui font appel aux ressorts increvables du théâtre comme le comique de répétition ou le débordement. Si *Pompes funèbres* est une comédie, *Bienvenue au Bel Automne* en est une autre.

S.B. Le rire est un formidable passeur de mots et de sensations, surtout pour les sujets graves comme l'extrême vieillesse. On peut toucher les gens profondément en les faisant rire. Par exemple dans la pièce il y a cette femme extrêmement méchante, Madame Fromont, que l'on appelle la hyène, un personnage que j'ai vraiment rencontré. Elle nous fait rire mais on sent aussi en elle une fêlure.

Monsieur Seguin, un fondu de Jeanne Calment, lui s'accroche à la vie, il ne veut pas lâcher, il nous fait rire mais nous émeut tout autant. Le fond est tragique mais en allant chercher la larme et la tristesse cela serait presque insupportable. Ils sont drôles, hauts en couleur, un peu barrés, et en même temps ils ont plein de choses à nous dire. Ils sont plein d'humour noir.

Vous n'éludez pas le sujet de la sexualité.

S.B. C'est un tabou terrible, la sexualité des personnes âgées. Dans l'EHPAD où je suis allée il y avait 65 résidents dont 13 hommes.

L'un des hommes avait quatre maîtresses et la directrice me disait « *il faut que je gère ça, répondre à la femme qui me dit "hier il était dans la chambre de Jacqueline, normalement ce soir c'est mon tour"* ». Cette même directrice m'a parlé d'une femme qui voulait absolument un godemichet et a demandé à ce qu'on lui en achète un avec son argent, ce qu'on a fait, mais la famille a été horrifiée en voyant ça dans le tiroir de la table de nuit de «maman». Le rire permet de parler de ces choses-là. C'est beau de voir qu'il y a encore de la séduction et de la sexualité jusqu'au bout. Je dois dire que l'EHPAD que j'ai vu près de Nantes n'était pas un mouiroir comme celui de ma grand-mère et cela m'a fait du bien. Ce n'était pas non plus un établissement des plus luxueux, c'était d'abord un lieu de vie extraordinaire. Et je voulais que *Bienvenue au Bel Automne* reflète ça. Et c'est pourquoi il fallait que la pièce soit chorale et que quatre acteurs puissent endosser tous les rôles, faire vivre ce ballet de vies. Il y a encore plein de vie à la fin de la vie.

**MADAME FROMONT
(à la plante verte) :
Regardez-moi le gâteaux.
C'est qu'il va tout
nous saloper !
Regardez-le.
Directeur du Crédit
Agricole qu'il était.
Il roulait des mécaniques
dans le temps.
Il la ramène moins le
directeur de la banque.
« Si vous dormez sur
les roses pendant votre
jeunesse, vous dormirez
sur les orties quand
vous serez vieux »**

On n'a jamais autant parlé des EHPAD que ces derniers mois. À l'heure du confinement, votre pièce était-elle déjà écrite ?

S.B. Oui, mais pour la création la saison prochaine, je vais écrire de nouvelles scènes qui parleront du Covid. Et de ce qui s'est passé dans les établissements où les vieilles personnes étaient cloîtrées dans leurs chambres, un enfer. Avec les acteurs on répétera le matin et l'après-midi on sera en immersion dans un EHPAD.

En regard de toutes vos vieilles personnes, il y a ce personnage de Virginie, la nouvelle aide-soignante qui, elle, veut avoir un enfant et a du mal à en avoir un. À quarante ans, c'est sa dernière chance.

S.B. C'est aussi pour moi une histoire personnelle, je le dis dans la note d'intention. J'ai moi-même vécu un parcours de PMA (Procréation Médicalement Assistée), je sais ce que c'est. Encore un sujet tabou dont personne ne parle et que j'ai voulu aborder. Toutes les discussions de Virginie avec les personnages âgées

la ramènent à la parentalité car c'est ce qui reste à la fin le plus souvent. C'est ce dont ils parlent d'abord, de leurs enfants, de leurs petits-enfants.

Propos recueillis par J-P.T.

Ce texte a bénéficié de l'Aide à la création d'ARTCENA en automne 2019
La compagnie Cavalcade est soutenue par la ville de Chartres, le département d'Eure et Loir et la région Centre Val de Loire.



RETOURS D'EST

Dirk Laucke, né dans un pays qui s'appelait encore l'Allemagne de l'Est, y retrouve ses fantômes et ses laissés-pour-compte dans nombre de ses pièces comme *Barouf en automne*, lue aujourd'hui à la Mousson.

Vous connaissez un auteur appelé Dirk Laucke ? Probablement pas. C'est le cas de nombreux auteurs venus de pays lointains découverts par la Mousson d'été. Mais notre auteur vient d'un pays proche : l'Allemagne. Laurent Muhleisen, germaniste, traducteur attiré d'auteurs comme Marius von Mayenburg et directeur de la Maison Antoine Vitez, Mecque de la traduction théâtrale, avait attiré l'attention sur cet auteur né en 1982 en traduisant *Pas pour tout le monde*, une « tragi-comédie post-chute du mur ». L'histoire de deux personnages entre deux âges faisant du trafic entre l'ex-Allemagne de l'Est et la République tchèque et tombant sur un camion plein de cigarettes de contrebande chinoise et d'émigrés asiatiques.

On retrouve cette ambiance aux relents d'ex-RDA dans sa pièce *Barouf en automne* où deux retraités – qui pourraient avoir leur place dans un spectacle de Marthaler – essaient de récupérer un appareil photo Leica (haute technologie de l'Ouest) troqué malencontreusement contre un appareil numérique neuf de faible valeur. Ils se sont fait avoir. Comme beaucoup d'Allemands de l'Est. Mais ils se rebiffent. C'est là le sujet de bien des pièces de Dirk Laucke, aujourd'hui très joué en Allemagne mais toujours pas en France

C'est dans le cadre d'un atelier de traduction que Laurent Muhleisen a fait découvrir cet auteur à la germaniste Juliette Aubert-Affholder et lui a proposé de traduire *Barouf en Automne*. Entretien.

Qui est cet auteur allemand marqué par la culture de l'Est ?

Juliette Aubert-Affholder. Dirk Laucke est un pur produit de l'Allemagne de l'Est. Son père était un militaire est-allemand, il a grandi à Halle-sur-Saale, a fait des études de psychologue à Leipzig et a tout arrêté pour faire une école d'art dramatique à Berlin et écrire. Très vite, il a été invité à Salzbourg et ailleurs, a obtenu le prix Kleist. Il est aujourd'hui très connu et souvent joué en Allemagne.

Comment traduire un tel univers marqué par l'histoire de ce qui reste de l'Allemagne de l'Est ?

JA-A. Cela oblige à un très gros travail sur l'oralité, et sur la transcription d'un humour très ancré dans l'Allemagne de l'Est, avec un complexe berlinois post chute du mur et beaucoup de frustrations. Ce fut un défi que de transposer cet humour, ces jeux de mots dans la langue française sans trop dénaturer la pièce.

Les deux personnages, des retraités, sont dans un moment de rupture dans leur vie personnelle. Lui a perdu sa femme, elle est en train de divorcer, ils vivent de peu et s'épaulent mutuellement. On ne sait trop d'où ils viennent et où ils vont.

JA-A. Et leur relation n'est pas claire. La langue de l'auteur est très allusive, il faut décrypter le sous texte, quel est le message caché sous les mots, d'autant qu'ils se coupent beaucoup la parole. Ce n'est que vers la fin que l'on comprend qu'il existe une relation sentimentale entre eux, au demeurant médiocre.

Ce double langage, ce goût du sous-texte sont-ils fréquents chez cet auteur ?

JA-A. Je dois dire que, vivant depuis peu de temps en Allemagne, j'ai découvert l'écriture de Dirk Laucke en traduisant cette pièce. Mais après avoir effectué ce travail et lu ses autres pièces, je peux dire que la langue de la pièce est typique de sa façon d'écrire. Ses personnages, dans cette pièce comme dans d'autres, sont, le plus souvent, des laissés-pour-compte du capitalisme, avec la frustration de ne pas avoir franchi le pas, de ne pas avoir de place dans le nouveau système, de ne pas être reconnus, d'être jetés au rebus. Dirk Laucke fait preuve de beaucoup de sympathie vis-à-vis d'eux, il est un peu leur porte-parole.

On le voit dans le rôle central que joue le Leica, symbole du monde capitaliste et de ce qui s'en suit.

JA-A. Oui, ils sont jetés au rebus comme l'appareil photo. D'ailleurs Dirk Laucke vit toujours dans ce qui était l'Allemagne de l'Est. Il est le témoin de tous ces êtres malmenés par l'Histoire de leur pays.

Propos recueillis par J-P.T.

Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale, présenté en partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe cofinancé par le programme Europe Créative de l'Union européenne



Je me souviens...

L'une des coutumes les plus remarquables de la Mousson d'été, c'est le passage des auteurs participants devant l'objectif d'Éric Didym, photographe officiel du festival.

Ses portraits sont exposés dans les couloirs et la cafétéria de l'Abbaye pendant la durée du festival, et les auteurs qui ont pris part à plus d'une ou deux éditions (comme c'est mon cas) ont l'occasion de voir l'évolution de leur œuvre s'imprimer aussi dans les traits de leur visage.

Éric m'avait informé la veille du lieu et de l'heure fixés pour la séance. J'y suis allé un peu ému, comme toujours, et très curieux du décor qu'il aurait choisi cette fois-là.

Je suis tombé sur un spectacle choquant : parmi les nourritures diverses étalées sur la table, il y avait la tête coupée d'un porc. On venait sûrement de l'acheter à la boucherie du coin : elle semblait étrangement fraîche et vivante, comme si la mise à mort n'avait pas eu lieu.

J'ai été aussitôt submergé par un torrent de pensées, d'images et de sentiments.

Mon amour pour les animaux a ses racines dans mon enfance. C'est alors que j'ai commis mon premier crime, dont je me souviens toujours avec remords. Avec d'autres enfants du voisinage, nous avons mis un lapin sous le robinet pour le laver, croyant que la propreté n'était pas bonne pour nous seuls. Le lapin a supporté la douche (que pouvait-il faire d'autre ?), mais il a bientôt rendu l'âme dans le fond du jardin.

Ce crime contre un animal a été suivi de nombreux autres, à commencer par les papillons que je jetais vivants dans l'alcool avant de les exposer dans des cadres, leurs ailes multicolores disposées en bon ordre, sans parler des centaines de poulets, de veaux, de moutons et de poissons que j'ai consommés pour développer un organisme robuste et sain.

Quand la photo a été prise, je n'avais pas encore cessé de manger de la viande, mais je commençais à l'envisager.

La tête coupée dans le décor d'Éric m'a rappelé le cochon que j'avais vu et entendu égorger par mon grand-père à la campagne, lors d'une fête locale marquée par des litres de sang versé et l'odeur du graillon. J'entends encore les cris désespérés du cochon sous le couteau maladroit du grand-père, je l'entendrai toujours, même si je finis par être sourd.

J'ai considéré la présence de la tête de porc comme un mauvais signe, un présage inquiétant, non pas quant à mon avenir d'écrivain, mais pour moi-même. En faisant ce choix, Éric voulait-il me dire quelque chose ? Était-ce une allusion à ma personnalité ?

Même si dans un premier temps j'ai pensé refuser d'être pris en photo, ou demander qu'on modifie cette mise en scène censée exprimer ce que je suis, finalement je n'ai rien dit, je n'ai pas fait la moindre remarque, soit que ma répulsion ait été vaincue par mon narcissisme, soit que j'aie trouvé profondément hypocrite de protester contre la présence de la tête, alors qu'un peu plus tard, au déjeuner, j'allais dévorer une autre partie de l'animal. Si



les forces souterraines de la vie avaient décidé de m'envoyer un message par le truchement d'Éric, il fallait que j'en tire les ultimes conséquences.

En vingt-cinq ans de Mousson d'été, je suppose que les archives du festival ont rassemblé des dizaines de portraits d'écrivains prenant cette pose pleine de retenue qui leur est propre, des portraits soigneusement exécutés, puis rangés, avec les pensées de ceux qu'ils représentent.

Salut à toi, Éric.

Yannis Mavrítsakis, Juillet 2020
traduction Michel Volkovitch

Je me souviens d'une promenade sur la colline au-dessus de la ville dans des vergers abandonnés, et des milliers de mirabelles tombées qui faisaient comme un tapis jaune d'or.

La Mousson ? Je ne m'en souviens pas nettement. Combien de fois suis-je venu ? Trois ? Quatre ? Tout se mélange un peu dans une douceur paisible de fin d'été. C'était à la fois studieux et vacancier, austère et joyeux. Des jeunes qui apprennent avec passion. Des vieux chez qui la passion brûle encore. J'imagine la Thélème de Rabelais comme ça. Il y a sans doute aux Prémontrés, chaque année, des inimitiés, des affrontements, voire des scandales, mais dans ma mémoire naïve tout le monde est gentil et souriant, tout baigne — comme si les eaux de la Moselle donnaient le tempo.

Le théâtre ? Oui, je me souviens, c'est lui qui nous rassemble dans cette abbaye. Une religion chasse l'autre, et pour ma part je trouve qu'on y gagne. Super, le théâtre. D'accord, à la Mousson, en principe, les textes sont seulement lus, mais y perd-on beaucoup ? Bien peu parfois. Un public pareil est capable de se faire sa propre mise en scène. Et quelle abondance ! Une vraie orgie ! C'est comme les mirabelles : il y a là tant de fruits juteux et succulents qu'on ne peut jamais tous les ramasser.

Michel Volkovitch, Août 2020

LE PÈRE PARAGE

Stanislas Nordey : « *Claudine Galéa est une autrice associée au Théâtre National de Strasbourg (TNS), et la genèse de son texte Un sentiment de vie, c'est la revue Parages du TNS. Quand on a fait la monographie sur Falk Richter (Parages N°5), elle a voulu écrire sur My secret Garden, un texte de Falk qui l'avait ébranlée. Ce premier texte cela lui a donné envie de continuer à écrire sur son père. Une suite donc, publiée un autre numéro de Parages. Elle a vu alors qu'elle était au bord de quelque chose, elle a écrit une troisième partie et l'ensemble est devenu Un sentiment de vie. Pour moi, depuis Au bord, c'est son plus beau texte. Autant Au bord est un texte sur la mère, autant Un sentiment de vie est un texte sur le père. J'aime beaucoup ce dialogue entre les auteurs qu'elle instaure avec My secret garden de Falk Richer et avec le Lenz de Büchner. On a fait traduire la pièce en allemand et je viens de la donner à Falk. Notre rêve avec Claudine serait qu'il la mette en scène. » Propos recueillis par A.H. et J.-P.T.*

DIMANCHE
23 AOÛT
2020



**PORT DU MASQUE
ET RÉSERVATION
OBLIGATOIRE
POUR LES
LECTURES AU
03 83 81 20 22**

9h30 - 12h30 – Ateliers de l'Université d'été européenne

Dirigés par Jean-Pierre Ryngaert, Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry et Helena Tornero

14h30 – Barouf en automne - RUE DU QUAI

De Dirk Laucke (Allemagne), traduction Juliette Aubert-Affholder, lecture dirigée par Emilie Capliez Avec Christophe Brault, Sébastien Eveno et Catherine Matisse

Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale, présenté en partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe cofinancé par le programme Europe Créative de l'Union européenne

16h00 – Bienvenue au bel automne - ESPACE SAINT-LAURENT

Mise en espace hors-les-murs, de et dirigée par Sylvia Bruyant (France) Avec Brock, Sylvia Bruyant, Delry Guyon, Stéphanie Labbé et Nadine Ledru

Un projet de production de la Compagnie Cavalcade. Ce texte a bénéficié de l'Aide à la création d'ARTCENA en automne 2019 La compagnie Cavalcade est soutenue par la ville de Chartres, le département d'Eure et Loir et la région Centre Val de Loire.

16h30 – Conversation de l'Université d'été de la Mousson - BORD DE MOSELLE

Mettre en scène et programmer des textes contemporains

Rencontre avec Stanislas Nordey, Directeur du Théâtre National de Strasbourg

18h00 – Ce qui (nous) arrive - ARCADES

Lectures dirigées par Stanislas Nordey

En partenariat avec l'École du Théâtre National de Strasbourg (Groupe 45)

19h00 – Dédicace Isabelle Carré - BAR DES ÉCRITURES

20h45 – Never vera blue - GYMNASSE HANZELET

D'Alexandra Wood (Royaume-Uni), traduction Sarah Vermande,

Lecture dirigée par Michel Didym assisté par Yves Storper

Avec Isabelle Carré, musique Philippe Thibault

22h20 – Un sentiment de vie - ARCADES

De Claudine Galea (France) - Lecture dirigée par et avec Stanislas Nordey

Suivi par : **DJ SET de DJ Corinne - PARQUET DE BAL**

La Mousson d'été est subventionnée par la **Région Grand Est**, le **Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est)**, le **Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle**, la **Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson**.

La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'**Abbaye des Prémontrés** et de la **ville de Pont-à-Mousson**.

En partenariat avec le projet de coopération **Fabulamundi. Playwriting Europe** cofinancé par le programme Europe Créative, l'**Ambassade de France / Institut français** et le **réseau des Alliances françaises en Argentine, Acción Cultural Española AC/E**, avec le soutien de la **Maison Antoine-Vitez** – Centre international de la traduction théâtrale, **L'Arche éditeur, ARTCENA** – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, le **Théâtre de la Manufacture** – Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, le **Théâtre National de Strasbourg, Théâtre ouvert, France Culture, Télérama, Théâtre-contemporain.net**, les **lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette** de Pont-à-Mousson, la librairie **L'Autre Rive** à Nancy, et avec la participation artistique du **Jeune Théâtre National**.



Une version numérique [et en couleur] du journal est disponible sur www.meeec.org

À consulter aussi sur www.theatre-contemporain.net où vous pourrez également consulter des vidéos des artistes présents à la mousson d'été

Rédaction : Anaïs Heluin - Jean-Pierre Thibaudat
Mise en page : Florent Wacker

